

Le déboulonnage raté

LAURENT DUVAL, *Le mythe de René Lévesque*, Montréal, Liber, 2015, 230 pages

Martin David-Blais

Volume 10, Number 2, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81000ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

David-Blais, M. (2016). Review of [Le déboulonnage raté / LAURENT DUVAL, *Le mythe de René Lévesque*, Montréal, Liber, 2015, 230 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 10(2), 20–24.



LE DÉBOULONNAGE RATÉ

Martin David-Blais
Université Saint-Paul

LAURENT DUVAL
LE MYTHE DE RENÉ LÉVESQUE
Montréal, Liber, 2015, 230 pages

On devrait toujours se méfier un peu de ces auteurs qui déclarent avec force vouloir casser tel grand mythe pour aller voir la triste réalité derrière. On a bien souvent affaire à un individu tonnante qui, campé dans sa certitude d'être du côté de la raison et de la vertu, regarde avec dédain la médiocrité de son milieu (un exemple bien connu : René-Daniel Dubois). Souvent aussi, le grand débusqueur de mythes se présente comme une sorte de héros solitaire et téméraire, mais éminemment lucide, qui ne peut s'empêcher de chercher la lumière au pays des ténèbres – à son plus grand péril ! Voilà le genre de mise en scène de soi que l'on trouve dans ce livre de Duval. Cette fois, c'est le nationalisme québécois qui est en cause et l'auteur affronte d'immenses dangers en affirmant que les nationalistes du Québec, en tout cas ceux qui ont opté pour le souverainisme, auront été dupés par le mythe de René Lévesque. Lequel mythe les aura conduits dans un cul-de-sac politique alors qu'ils auraient pu consacrer leurs énergies au véritable développement du Québec. Souvenez-vous de la légende du joueur de flûte d'Hamelin (racontée entre autres par les frères Grimm)... cela donne une bonne idée de la vision de l'auteur.

Il y a quatre entreprises distinctes dans ce livre. La première, celle qui est revendiquée au premier chef par l'auteur, est l'analyse du mythe Lévesque qui occuperait encore aujourd'hui énormément de place dans la société québécoise. La seconde consiste à produire une esquisse d'analyse psychologique du personnage et de ses grandes motivations du personnage. La troisième est d'offrir un bilan de l'œuvre politique de René Lévesque. La dernière est une critique de l'indépendantisme québécois. Cela dit, la volonté d'en découdre avec l'indépendantisme colore entièrement les trois premières tâches que l'auteur s'est données. Comme on peut l'imaginer, le fait de courir après autant de lièvres augmentait les risques d'échec, ce qui est arrivé d'assez triste façon.

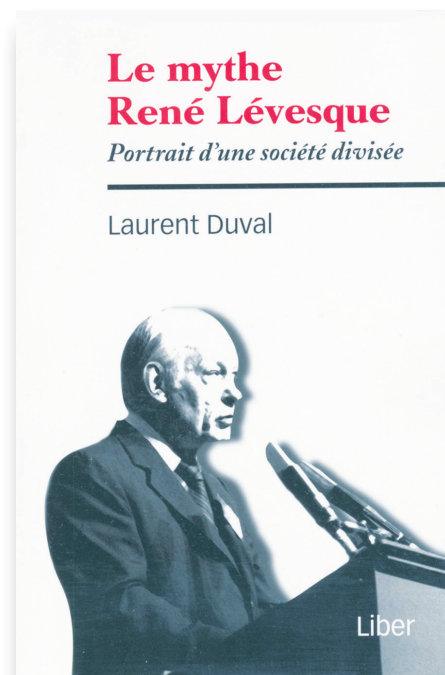
Commençons avec l'effort d'analyse du mythe Lévesque et de sa supposée prégnance complète sur la vie politique québécoise. Ce qui nous est proposé est franchement très décevant compte tenu des grandes prétentions de l'auteur. Celui-ci faisait valoir dès les premières pages du livre : 1) que l'on

a affaire à un phénomène aussi massif et durable et ce, depuis les années 60 ; 2) que le mythe provoque une dissolution de la raison chez celles et ceux qui se trouvent emportés par lui (un état collectif assez semblable à la réalité de la foule qu'imaginait jadis avec frayeur Gustave Lebon) ; et 3) que le mythe aura eu des conséquences absolument néfastes, voire funestes. Pour Duval en effet, n'eût été ce mythe (lequel serait encore actif aujourd'hui), le Québec aurait accompli le rattrapage qui s'imposait dans les années 1960 et qui n'a jamais été mené.

Cela dit, la volonté d'en découdre avec l'indépendantisme colore entièrement les trois premières tâches que l'auteur s'est données. Comme on peut l'imaginer, le fait de courir après autant de lièvres augmentait les risques d'échec, ce qui est arrivé d'assez triste façon.

Le problème, c'est que l'auteur n'en offre pas le début d'une démonstration. D'abord, le livre est absolument dépourvu d'assises théoriques et analytiques mis à part quelques citations littéraires éparses. Il n'y a guère de référence, par exemple, à la théorie sur les mythes politiques en sciences sociales : rien sur Lebon ou sur Tchakhotine, rien sur Girardet, Reszler, Sironneau ou Balandier (les auteurs français les plus connus sur cette question), rien non plus sur Poliakov (auteur de grands classiques dont *Le mythe aryen*). Ensuite, l'auteur n'offre pas de définition minimalement opérationnalisable de ce qu'est un mythe en tant que phénomène social large. Et puis, problème plus grave encore, il n'a pas constitué un appareil documentaire suffisamment systématique qui lui permettrait d'étayer tant soit peu l'existence du mythe Lévesque ainsi que l'affirmation d'une subjugation massive et complète des nationalistes du Québec par ledit mythe.

Duval annonce en début de livre une démonstration qui ne vient jamais, et ce, parce qu'il n'a tout simplement pas mis en place les moyens qui lui auraient permis dans une certaine mesure de le faire. On en reste donc avec une affirmation gratuite et banale. C'est peut-être ici que sert la mise en scène du chevalier-intrépide-osant-affronter-seul-l'hydre : l'auteur pourra se conforter en se disant que la plupart des lecteurs n'y entendent rien parce que toujours sous l'emprise du mythe.



N'empêche que ce ratage est décevant. Il l'est parce que la question de l'impact des personnalités politiques plus grandes que nature – Nasser, Chavez, etc. – ne cesse d'intriguer. Tout aussi intéressante est la question du décalage entre d'une part les réalisations de tel « individu mythique » et du régime politique auquel il est associé et, d'autre part, l'imaginaire qu'il suscite bien des années plus tard. Il y a quelque chose de fascinant dans la manière dont les trotskystes tentaient de préserver l'image posthume du rôle de Trotski pendant la guerre civile. Ce n'est pas dans cet ouvrage que l'on trouvera un début de réflexion.

La seconde entreprise menée par l'auteur consiste en une esquisse d'analyse psychologique des grandes motivations du personnage. Le changement de registre est complet et l'exercice requiert une tout autre culture. Là encore, le résultat est bien médiocre. Duval diagnostique la rancœur et la hargne comme moteur motivationnel de Lévesque. Cette proposition ne me semblait pas *a priori* coller à ce que l'on sait de Lévesque, qu'à cela ne tienne : le défi analytique aurait été d'autant plus intéressant s'il avait été relevé. Malheureusement, l'auteur, qui n'étaye guère ses assertions, se contente d'une explication psychologique passe-partout, le traumatisme de jeunesse, et ne présente qu'un bien maigre dossier biographique. À mon sens, l'absence de documentation quelque peu consistante et l'envie de régler des comptes condamnaient l'auteur aux attributions psychologiques les plus communes dignes d'un chroniqueur du *National Post*.

Le bilan de l'œuvre politique de René Lévesque, troisième entreprise, n'est guère plus reluisant. L'auteur ne cache nullement son absence de respect, ni pour le personnage ni pour le courant politique auquel il était associé. Soit. Je me disais que cela pourrait changer des biographies abomina-

VOIR LÉVESQUE

suite à la page 24



PARIZEAU

suite de la page 21

ses bras Lizette Lapointe. Sa grande amie, sa «jumelle cosmique». Mais l'auteur reprend le dessus. Revenant sur les pages où son récit s'est déployé en combinant divers registres – l'émotion, le discursif, l'anecdotique, la critique historique – Beaulieu se défendra moins qu'il ne donnera sa version de ce qui arrive quand le tourbillon méditatif s'empare de l'esprit endeuillé :

Vous pourriez à bon droit dire de tout ce qui précède qu'il s'agit d'une digression par rapport au décès de la plus Haute Autorité. Mais ainsi vont les choses quand on se recueille vraiment : elles vous ramènent à vos souvenirs lointains, et les souvenirs lointains vous font regretter le fait que vous n'êtes pas allé aux funérailles de la plus Haute Autorité.

[...] Le plus considérable des hommes politiques de notre temps méritait mieux que cette hypocrisie honteuse ! Se recueillir plutôt, se recueillir simplement – cette marque sacrée qui, venant du plus profond de soi, vous fait redécouvrir ce que vous êtes devenu et ce que vous serez toujours, un patriote, comme le fut si admirablement la plus Haute Autorité.

Le récit des dernières rencontres aux Trois-Pistoles laisse entrevoir un Jacques Parizeau bien différent de l'image que la politique

aura imposée de lui. Beaulieu y donne un aperçu de l'amitié et de la fraternité entre lui et le couple Parizeau/Lapointe qui méritait d'être relaté, tant il évoque une douceur des jours dont le souvenir sera toujours plus fort que la mort.

Il y a quelque chose d'apaisant dans le récit final où Beaulieu trouve sérénité auprès de sa petite jument qui a recouvré la santé et dans la guérison de laquelle il voit son recueillement pour ainsi dire porté à ses grosseurs, pour le paraphraser. Regardant ses bêtes au pacage, désormais délivré du chagrin et de l'anxiété de toutes ces morts qui ont rôdé dans sa vie, le voilà plus proche du gai savoir de l'existence : « Rien d'autre que la simplicité de la vie et cette complicité qui en est la marque parfaite. Après mon recueillement, comment pourrais-je ne pas m'en réjouir comme un enfant au Pays de tous les Émerveillements ? »

L'homme et l'auteur semblent ici réconciliés. Victor-Lévy Beaulieu a repris « haut bord et destin de poursuivre » (Miron). Le souvenir de Jacques Parizeau s'est accompli dans le travail de mémoire.

Beaulieu s'est tenu à hauteur d'homme pour témoigner du passage d'un géant. ♦



LÉVESQUE

suite de la page 20

blement complaisantes que l'on voit si souvent (celle de Max Gallo consacrée à Charles de Gaulle par exemple). Néanmoins, le tableau est grossièrement partial et surtout tellement anecdotique qu'il ne peut être minimalement satisfaisant. On n'apprend pas grand-chose non plus. Par exemple, en fermant le livre on ne sait toujours pas ce qui a fait que, du point de vue de l'auteur, le journaliste vedette de Radio-Canada ait pu devenir si aisément un ténor du gouvernement Lesage, ni comment par la suite le brouillon ministre ait pu acquérir la mainmise sur l'ensemble des forces souverainistes. On n'en apprend pas davantage sur Lévesque en tant que chef de parti qui parvient à prendre le pouvoir ou comme chef de gouvernement préparant un référendum. On n'a droit somme toute qu'à une série de récits disparates, peu documentés, mal ficelés, où transparaît constamment l'animosité de l'auteur.

Reste la critique de l'indépendantisme. Cette fois, le résultat est plus réussi, car l'auteur nous livre ce qu'il prétend faire. Il exprime sans fard le point de vue général d'un fédéraliste conservateur et pessimiste, qui a vécu la polarisation des années 1960 et 1970, et qui en a conservé intacte la véhémence des affrontements idéologiques du temps. Tout y est : l'indépendantisme repose sur des chimères et des motivations peu légitimes (le carburant de cette idéologie, le ressentiment anti-anglophone, est hautement irration-

nel et méprisable) ; la lutte pour l'indépendance aura des allures de guerres civiles ; la promotion de la cause est pratiquement toujours fallacieuse, malhonnête ; les conséquences de l'accession à la souveraineté seront assurément catastrophiques (tiers-mondisation, totalitarisme). Les tenants de l'éthique de la conversation publique seraient probablement catastrophés de parcourir le livre de Duval, car notre auteur se campe dans une dichotomie « Nous fédéralistes / Eux souverainistes » sans la moindre nuance où, bien entendu, la vertu et la raison ne logent que d'un côté. Je ne suis pas convaincu que les grands porte-parole actuels du fédéralisme (les Trudeau, Coderre, Couillard, Fournier, etc.) se reconnaîtraient dans une telle détestation des séparatistes québécois. Mais au moins, redisons-le, l'auteur, sur ce point, n'avait pas vraiment d'autres prétentions que de passer le souverainisme à la déchiqueteuse.

Que faire alors d'un tel livre ? J'y vois pour ma part, par-delà ce piteux ratage, un témoignage significatif. Il donne une bonne idée de l'intensité affective qui devait habiter bon nombre de militants québécois des années 1960 et 1970. Il témoigne aussi du fait que les conflits politiques et idéologiques se vivent en général subjectivement et affectivement ; que la polarisation induit chez beaucoup la détestation de l'autre camp ; et que les représentations dépréciatrices du camp adverse se fixent souvent sur la personnalité de ses leaders. Par contre, si vous voulez apprendre quelque chose sur Lévesque et sa place dans l'histoire contemporaine, ce livre ne sera pas d'un grand secours. ♦